

partir des premiers auteurs du V^e siècle, Hérodote puis Thucydide, jusqu'au traité que compose Lucien au II^e siècle de notre ère, *Comment il faut écrire l'histoire*, avec le projet de cerner la manière dont ces prosateurs ont compris l'acte d'*historein*, « d'enquêter » auxquels ils se livrent et plus précisément la manière dont ils ont appréhendé la guerre. P. Payen repère trois traits qui lui semblent caractéristiques : l'interrogation sur le bien-fondé que suscitent de manière répétée les entreprises de conquête, le souci de susciter chez le lecteur, une émotion, une empathie avec les drames liés aux conflits, l'attention systématiquement portée aux formes de violence. Autant d'éléments qui justifient le titre de l'un des chapitres de cette dernière partie : « Réprover la guerre ». – P. Payen a sans aucun doute fait œuvre utile, et a peut-être dans un certain sens agi en moraliste, en faisant ainsi émerger une forme d'anthropologie de la guerre qui n'avait pas jusqu'alors reçu l'attention globale qu'elle requérait et qui s'appuie sur une connaissance approfondie des textes et une attention extrême portée aux formulations. Le résultat est de forcer l'attention à s'arrêter sur un certain nombre d'aspects inhérents aux conflits et qu'on a eu trop fréquemment tendance à sous-estimer. La dénonciation de la violence, avec les souffrances et les dévastations qu'elle véhicule se trouve ainsi de manière évidente au cœur des deux ouvrages dont il a été question, comme un renvoi aux préoccupations les plus contemporaines. De ce point de vue il n'est peut-être pas totalement saugrenu de rapprocher de ces deux livres, l'ouvrage de Bryan Ward-Perkins : *La chute de Rome. Fin d'une civilisation*, paru en 2005 et que le public francophone découvre dans la traduction de 2014 (Alma éditeur). De manière très révélatrice, l'intention de l'ouvrage est de réévaluer les brutalités et les dégâts qui ont accompagné les invasions barbares dont une historiographie récente a peut-être trop complaisamment minimisé l'impact qu'elles ont pu avoir sur les hommes et sur les choses.

Évelyne SCHEID-TISSINIER

Paul SCHUBERT, Pierre DUCREY & Pascale DERRON (Ed.), *Les Grecs héritiers des Romains : huit exposés suivis de discussions*. Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique, Vandœuvres-Genève, 2013. 1 vol., VIII-380 p. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 59). Prix : 78 CHF. ISBN 978-2-600-00759-7.

Contrairement à la démarche habituelle, qui consiste à s'intéresser à l'apport de la culture grecque à Rome, les organisateurs de cette cinquante-neuvième rencontre des *Entretiens Hardt* ont proposé de s'interroger sur la dette des Grecs envers la langue, la littérature ou l'architecture latines. Au-delà de la nécessité de cette recherche qui vient renouveler le champ des études sur l'Orient grec, cette approche s'inscrit inévitablement dans l'air du temps, où la rencontre entre cultures prévaut sur l'influence ou la domination d'une culture sur l'autre, où les contacts mènent à la naissance de produits culturels qui sont tout aussi tributaires d'une culture que de l'autre. Paradoxalement, après avoir réfuté la logique de la domination politique de conquérants romains, on a longtemps exalté la supériorité de la culture grecque. Il était temps de sortir de cette contradiction en réexaminant les relations entre Rome et les Grecs des cités, à travers précisément des réalités politiques qu'on a consciemment mises de côté pour se concentrer sur les faits culturels. Ces derniers, s'ils sont constitutifs de la création